

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°175 – Janvier-avril 2015

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault – 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

BREF SÉJOUR À LISBONNE

Dimanche 10 mars 2002

Premier et bref séjour à Lisbonne où je prépare une exposition des peintures de Júlio Pomar pour le Musée d'art moderne de Sintra.

Lisbonne est une ville surprenante, d'une beauté familière, architecture XVIII^e siècle mais sans surcharge, économie de moyens d'une grande élégance, urbanisme, sept collines, et, dessinant l'horizon, la rencontre du Tage et de l'océan... Lumière particulière des paysages urbains où les eaux d'un fleuve rencontrent celles de l'océan. Lumière perlée, étendue conciliatrice. C'est de toute façon cette élégance qui me frappe, cette élégance cultivée et sans manière, propre aux Portugais que je rencontre et à ce que très généralement je vois. Signe de cela, une évidence qui s'impose dès que l'on marche dans la ville, l'azulejo est un art populaire... naturellement distingué...

Passé l'après-midi de samedi à Sintra. Visite du musée, qui présente une riche anthologie de la peinture du XX^e siècle. Grande toile de Léger, un Picasso peu représentatif, l'*Œdipe* de Francis Bacon, De Kooning... quelques surréalistes, quelques Américains et Anglais, un échantillonnage choisi, semble-t-il, au hasard des ventes et du marché, mais qui propose une intéressante promenade dans l'idée qu'un collectionneur a pu se faire de l'art moderne tel qu'il était perçu dans le dernier quart du XX^e siècle. Sentiment de retraverser le paysage pictural qui s'est offert à moi lors de mon voyage aux États-Unis à la fin des années soixante. Quelques-uns de mes engouements ont pour moi mal vieilli, Nevelson, Gottlieb (j'ai finalement refusé de faire la préface de l'exposition Gottlieb que le musée de Valencia se proposait de présenter à l'IVAM)... À la fin du siècle dernier (XX^e), l'histoire des sociétés aura été plus vite que l'histoire de l'art... et que celle de la critique, même si le marché se maintient encore. Le monde, la mondialisation déborde l'Amérique, et ce qui, au milieu du siècle, avait dû passer l'Atlantique, fait finalement retour sur l'Europe, en réactualisant ce qui a soutenu le voyage.

Après avoir établi avec Maria Nobre Franco, directrice du musée, le programme de l'exposition Pomar, qui devrait s'ouvrir en juin 2003, nous avons pris l'apéritif à la Quinta da Capela, au cœur de la serra de Sintra. Belle demeure construite au début du XIX^e siècle sur le modèle de ce que le XVIII^e siècle portugais pouvait faire de mieux. Ouvertures sur les jardins et les campagnes environnantes, parfumés par des buissons de glycines. Nous avons finalement dîné à Cascais, chez Maria Nobre Franco, au dernier étage d'un immeuble qui domine toute la baie. Nous sommes rentrés en longeant la côte.

Curieuse sensation ce matin en marchant jusqu'au Musée d'art ancien de Lisbonne. La constitution de l'Europe, effective à travers sans doute d'abord la monnaie unique : les pays et les

peuples qui composent l'Europe ne sont plus étrangers les uns aux autres – une disposition géographique d'une nouvelle forme de familiarité est en train de naître. Curieux de constater, dans les faits, que la monnaie établissait des séparations et des frontières plus fortes que les langues ! Si j'étais plus jeune je renouvellerais systématiquement l'expérience dans chacun des pays de l'Union européenne... À voir.

Avenue du 24 juillet, le Musée d'art ancien domine ce qui fut le port de Lisbonne. Je déjeunerai sur la terrasse au-dessus du Tage, après ma visite. Le soleil s'efforçant de percer les nuages, le ciel est incertain mais magnifique étendue sur le fleuve. Peu de visiteurs, ce dimanche matin, le jardin est calme, et seules quelques tables dispersées çà et là sont occupées.

La première visite dans un musée n'est pas chose facile. Je sais que je me fatiguerai assez vite. La multiplicité d'œuvres appartenant à des époques et à des styles très divers ne tarde jamais à produire une saturation optique, au-delà de laquelle on ne fait plus qu'établir les points de repère nécessaires pour faciliter une nouvelle visite.

Mon objectif premier, le *Saint Augustin* de Piero della Francesca, que je n'ai jamais vu qu'en reproduction et qui se révèle appartenir aux plus sublimes chefs-d'œuvre du maître de San Sepolcro. C'est à tous les sens du mot un très grand tableau. Le saint, quasiment à l'échelle humaine, s'impose dans une figure massive (propre aux personnages de Piero) sur un fond bleu ciel, devant une balustrade Renaissance d'un blanc crémeux. Scènes de la vie du Christ sur les montants de son manteau de damas. Le manche de la crosse, qu'il tient d'un poing ganté de blanc et bagué, est en verre, transparent. Livre rouge dans l'autre main, elle aussi gantée, sur la robe noire. Le visage n'est pas sans expression mais fermé et savant dans le regard d'évidence qui – pour, semble-t-il, avoir tout vu – ne voit plus que la détermination d'une certitude : le monde est ce qu'il est – c'est ainsi – et le saint n'est que cet être-là au monde... dont il n'y a rien d'autre à attendre que l'évidence d'une présence (dans cette œuvre comme dans les plus grandes œuvres de Piero) infinie.

Si j'en crois le cartel qui l'accompagne, le Piero della Francesca provient de la collection Bunay et est entré dans le musée en 1936.

Je traverse les autres salles laissant mon regard se prendre et se déprendre de tel ou tel tableau. Une *Tentation de saint Antoine* de Jérôme Bosch, difficile, impossible après Piero. Dürer, un très beau *Saint Jérôme*, Vélasquez, un beau Cranach, *Portrait d'homme*, un portrait de Van Dyck, un curieux Pontormo et un Poussin qui aurait grand besoin d'être restauré. Mais aussi Luca Giordano, Zurbarán, sept *Saints*, etc.

La collection des primitifs portugais est impressionnante et mérite plusieurs visites préparées à elle seule. Superbe *Adoration de saint Vincent*, de Nuno Gonçalves, monumentale. Je reviendrai.

Je déjeune sommairement et bois mon café installé sur la terrasse. Je quitte le Musée d'art ancien pour me rendre à pied au Museu Nacional do Chiado, persuadé que la peinture portugaise de la deuxième moitié du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle ne me demandera pas trop d'efforts. Ce qui se révèle une erreur, bien que les collections – ce qui en est montré, ce que j'en vois – me semblent très incomplètes. Qui plus est, ayant sottement décidé de suivre le fleuve en empruntant sur toute sa longueur l'Avenida Vinte Quatro de Julho, transformée en autoroute, j'arrive au musée dans un état de fatigue physique et nerveuse peu propice à la contemplation des œuvres d'art. Je suis tout juste assez vigilant pour constater qu'il y a là quelques très bons peintres, Miguel Lupi, fin XIX^e, Luís de Meneses (1817-1878), Columbano (1857-1929)...

Une autre visite s'impose.

Lisbonne, lundi 11 mars

Lisbonne semble une ville en pleine mutation. Longue promenade matinale jusqu'à la cathédrale Sé Patriarcal. J'aurai sans doute traversé tous les quartiers qui longent le Tage. La population ne paraît pas encore vraiment touchée par ce que je dirai l'anonymat mondialiste. Tout ira sans doute très très vite mais la frontière, de toute évidence, n'est pas franchie. Attitudes, vêtements, façons d'être et de se déplacer, jeux des regards – les Portugais que je croise ont un rythme qui leur est propre et maîtrisent encore une évidente autonomie. Je comprendrais sans doute ce qu'il en est si je connaissais mieux la littérature portugaise. Pessoa est devenu à l'étranger une figure emblématique de son pays, mais représente-t-il vraiment le destin historique du Portugal, ou plus essentiellement un mouvement (une époque) de repli mélancolique que l'étranger, et notamment la France, s'est empressé d'accueillir. Lisant Pessoa, on peut très bien oublier que le Tage se jette dans l'océan Atlantique, et que l'historial du portugais est celui d'un peuple de navigateurs. N'est-ce pas pour cette raison que l'œuvre de Camões reste liée à l'actualité éditoriale ? Une nouvelle édition de *Os Lusíadas* figure dans la vitrine de toutes les librairies... « Ainsi nous ouvrîmes ces mers que nulle génération n'avait ouvertes. »

Et incontestablement, avant que le fleuve ne débouche sur l'océan, le passage d'une colline à l'autre ne cesse d'ouvrir la ville sur le ciel et l'espace liquide de l'embouchure du Tage. De la base au sommet, descendant et montant sans y prendre garde, le promeneur découvre entre deux immeubles une nouvelle trouée sur l'étendue. Je m'arrête à la terrasse d'un café sur le Largo do Chiado, puis je marche jusqu'au mystérieux Elevador Santa Justa. Rua Áurea, rua Augusta, rua da Prata... la population est très active, les grands magasins ne sont pas encore ouverts, et ce sont sans doute des employés qui s'attardent encore dans les cafés. Le rythme de ce quartier, plus habité que celui du Bairro Alto ou du Chiado, n'est ni précipité, ni lent, chacun marche tranquillement à son rythme, dans un entretien calme. Les maisons souvent fort belles du quartier d'Alfama sont mieux entretenues et leurs couleurs se concilient bien avec l'atmosphère de la ville. Le XVIII^e siècle, avec un style décoratif propre à Lisbonne, est dominant, souvent même pour des constructions du XIX^e siècle.

La cathédrale Sé Patriarcal, avec ses tours fortifiées, est un excellent but de promenade. Le guide signale qu'elle a été de nombreuses fois modifiée, mais l'allongement, le vaisseau de la nef centrale, dans le style roman de la fin du XII^e siècle, est une merveille d'assurance architecturale, un volume développé, élevé comme un corps auquel on est heureux de s'identifier.

Quelques touristes en troupeau errent, poussés çà et là. Il vaut mieux les laisser, et sortir pour une brève station à l'église de Saint-Antoine de Sé, construite sur l'emplacement de la maison natale de saint Antoine de Padoue, que les Portugais appellent saint Antoine de Lisbonne.

Une pensée pour Padoue et par voie de conséquence pour Giotto sur la rive du Tage.

Je rentre rua do Val où je dois retrouver Júlio et Teresa Pomar à la Caixa Geral de Depósitos. Nous y déjeunerons en compagnie des responsables de la collection de peintures, qui comporte notamment une monumentale tapisserie et plusieurs peintures de Júlio.

Ce sera uniquement à travers les collections, au demeurant fort riches, de la Caixa que je prendrai aujourd'hui connaissance de la peinture portugaise de la seconde moitié du XX^e siècle. Trois beaux tableaux de Menez (1926-1995), *Uma Romana em Evora*, daté 1984, d'António Dacosta (1914-1990), curieux *The Mosquito's House*, daté 1984, de Paula Rego (née en 1935)... Le reste trop vite et à peine aperçu... Même sentiment qu'au Museu do Chiado. L'histoire reviendra sur tout cela d'une façon ou d'une autre. Pourquoi ? Parce que c'est ainsi que les hommes ont vécu.

Pourquoi ai-je été à ce point déçu par la présentation de la fondation Gulbenkian, où, dans le brouillard général des styles, un tableau d'Arshile Gorky ne se distingue pas de ceux qui l'entourent ? Je suis certes un peu fatigué en cette fin d'après-midi, mais bien des artistes représentés dans cet accrochage me semblent l'avoir été beaucoup plus que moi lorsqu'ils ont réalisé leurs œuvres. Sans doute attendais-je beaucoup plus du lieu (architecturalement réussi, mais peu fait pour présenter des tableaux) et de ses collections.

Je devrai quelque jour m'attarder sur l'étrange destin qui aura fait de moi un très inadéquat « spécialiste » de l'art moderne. Mais est-ce bien utile ?

Ce projet d'exposition et de présentation des œuvres de Júlio Pomar et ce séjour à Lisbonne me rajeunissent de 30 ans, mais je n'ai plus 30 ans.

Lisbonne, mardi 12 mars

Comme chaque matin, longue déambulation à travers la vieille ville. Le ciel est divisé, incertain, vaste étendue bleue où se précipitent des nuages de plus en plus épais. L'horizon assombri et couleur d'ardoise s'avance menaçant. Sur le Tage, ombres et lumières découpent la surface éblouissante sur laquelle quelques bateaux croisent au large. Cette matinée est comme un jeu de passages et de chance printanière. Calçada do Combro, rua do Loreto, Praça Luís de Camões... je marche jusqu'à la Praça do Comércio terreiro do Paço, où je me laisse surprendre par la théâtralité des mouvements lumineux, des jeux et des emportements de la lumière sur la verte étendue des eaux, avant d'entreprendre la montée qui conduit au mirador de Santa Luzia. Perspective sur les toits du vieux Lisbonne, le Tage, l'océan deviné. Le temps suspendu dans un voyage. Tous les temps. Le mauvais temps et le beau temps. Mars qui se rit des averses. Les visages croisés, vite effacés. Je ne sais pas très exactement ce que je vis dans ces voyages – à l'étape étendue fixe et mobile où le don de l'étendue reste lié à l'assurance d'une même verticalité. Ce qui se déploie horizontalement établit la certitude verticale de la présence. Pas de pensée du monde sans l'être vertical... Jouissance de la pensée présente dans le mouvement et l'érection de l'être.

Je rentre rua do Val sous une pluie battante, mais non sans un dernier regard à la librairie qui, à l'angle de la rua do Poiais de Binto et de la rua do Poço dos Negros, a consacré toute une vitrine aux photographies des écrivains et des penseurs, en majorité français, de la fin des années soixante et des années soixante-dix. Barthes, Foucault, Beckett, Genet, Duras... Mais aussi Joyce... Les photos sont vraisemblablement là depuis plusieurs décennies, elles ont jauni ou plus exactement bruni, les traits en sont à demi effacés... et je ne sais pourquoi j'y trouve, malgré tout, une assurance, une certitude. Qui s'arrêterait devant cette vitrine et *a fortiori* dans ce quartier populaire ? Pourtant elle est là.

Demander à Júlio Pomar s'il ne connaît pas quelqu'un qui pourrait la photographier.

Après déjeuner, Júlio et Teresa Pomar m'accompagnent dans le quartier de l'université, me semble-t-il, pour voir la station de métro que Júlio Pomar a décorée, et qui est une magnifique réussite.

Retour à Paris dans la soirée.

Marcelin Pleynet

Extrait de *Libérations*, Journal de l'année 2002,
à paraître aux Éditions Marciana, le 25 mars 2015.